

SEVERINE

(1855-1929)

Une des rares femmes à s'être fait un nom dans la presse de son époque

par Elie FRUIT

Si l'attrait touristique de Pierrefonds bénéficie de la beauté du site et de la présence d'un château auréolé d'histoire, en revanche le personnage de *Séverine*, dont l'une des rues du bourg porte le nom, ne semble guère y avoir sa part, tant il apparaît aujourd'hui oublié.

C'est pourtant dans cette rue, dans la maison située juste en face du chemin conduisant à la gare, de nos jours désaffectée, que *la grande Séverine*, comme on la dénommait au temps de sa gloire journalistique, s'éteignit le 24 avril 1929.

Sa collaboration durant presque un demi-siècle à près de cent quotidiens et périodiques, la plupart d'audience nationale, s'est en effet traduite par la publication de plus de six mille articles. Ajoutons-y celle d'une dizaine d'ouvrages : recueils de chroniques et récits à caractère autobiographique, sans omettre la nombreuse correspondance échangée par la femme de lettres avec des célébrités du monde littéraire et artistique de son temps, au premier rang desquels Jules Vallès, son maître à penser, Paul Bourget, Barrès, Béraud, Léon Daudet, Anatole France ; celui-ci, en 1919, avait présenté la candidature de Séverine au prix Nobel de la Paix, où elle s'était trouvée en compétition avec le président des Etats-Unis, Wilson, lequel obtint la faveur du jury.

Aujourd'hui, la fuite du temps ayant fait son oeuvre, le souvenir de Séverine, comme celui de la plupart des journalistes dont les écrits sont le reflet d'une actualité par nature éphémère, s'estompe dans l'oubli.

Ajoutons que la farouche indépendance d'esprit qui ne l'abandonna jamais et la plaça très souvent à contre-courant des idées dominantes de son temps, a probablement aussi desservi sa mémoire.

Ce sont les étapes et les actes significatifs de la vie et de la carrière de cette femme hors du commun que nous évoquerons, en faisant largement appel à ses écrits, sur fond de tableau des grands événements de son temps : le mouvement ouvrier à ses débuts, le boulangisme, l'anarchisme, le féminisme, l'affaire Dreyfus, la Grande guerre et ses suites.

Nous n'aurons garde, bien entendu, d'oublier les attaches profondes de Séverine avec Pierrefonds, où elle a passé vingt-cinq années de sa vie et fini ses jours.

I) Une jeunesse mouvementée

Connue comme femme de lettres sous le pseudonyme de *Séverine*, Caroline Rémy est née à Paris le 27 avril 1855, au 24, rue du Helder (l'immeuble n'existe plus, ayant été détruit en 1868 pour l'élargissement du boulevard Haussmann).

Fille unique de Lorrains, d'un père petit fonctionnaire, chef du bureau des nourrices à la Préfecture de police, plus tard inspecteur des maisons d'aliénés, la jeune Caroline eut une enfance solitaire, entre un père autoritaire et une épouse docile, marquée également par des séjours en pensionnat religieux, au total une éducation fortement imprégnée des normes rigides qui présidaient à l'époque et qui ne fut certainement pas étrangère à l'esprit de révolte qui l'habita toute sa vie.

Dans son recueil de souvenirs, *Line 1855-1867*, publié en 1921, Séverine porte sur le système d'éducation qu'elle subit durant sa jeunesse un sévère jugement :

"La nature devait être conquise. Selon mes parents, il était souhaitable que les enfants n'aient pas de volonté propre, qu'une discipline sévère dès le départ brise leurs inclinations, leurs goûts,

l'éveil de leur personnalité. Non seulement l'enfant ne devait pas dire "je désire", mais il valait mieux qu'il soit même ignorant de la possibilité du désir." (1)

Bien avant Séverine, Taine n'avait pas dit autre chose, par la bouche de son **Thomas Graindorge** :

"Surseoir à l'éveil des idées et des sentiments, maintenir l'âme dans une candeur primitive et dans l'ignorance, apprendre à obéir et à se taire, voilà à quoi se limitait l'éducation, à une totale répression." (2)

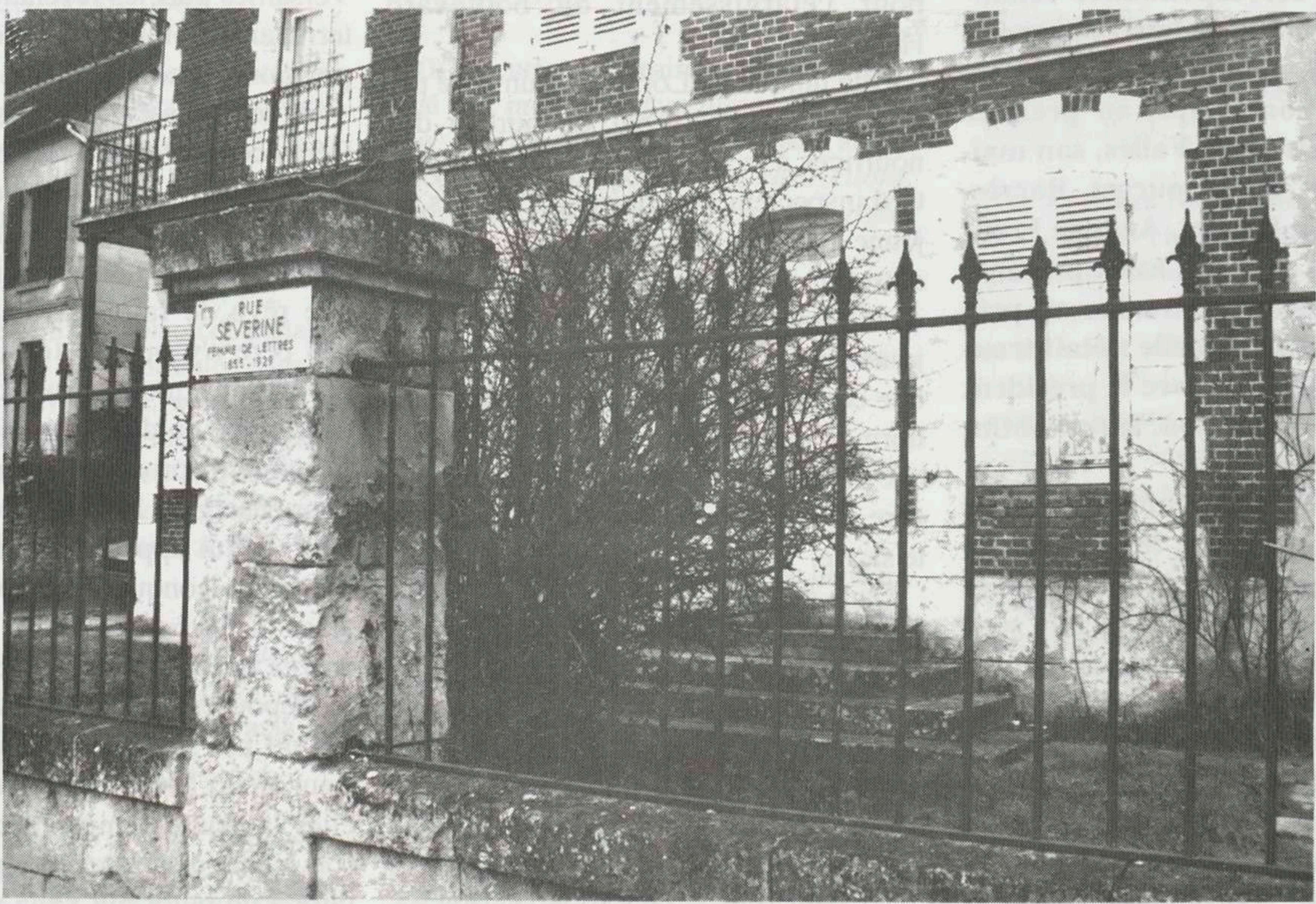
Durant l'hiver 1870 la jeune Line vécut dans la capitale assiégée les affres de la guerre, les privations de nourriture et le froid, la canonnade, les incendies et la vue des cadavres dans les rues. Au moment de la **Commune**, au printemps 1871, ce fut la fuite précipitée de la famille à Versailles puis les révélations sur les terrifiants combats de rue et la répression des communards.

De tous ces événements, Caroline Rémy conservera un souvenir angoissé, à la source de sa haine de la guerre, qui ne l'abandonnera jamais.

Devenue une ravissante jeune fille, elle rêve de faire du théâtre, mais son père s'y oppose fermement, ne lui laissant que le choix de devenir institutrice ou d'être mariée. Comme Caroline n'éprouve aucune vocation pour enseigner les jeunes enfants, le mariage lui apparaît comme le seul moyen de conquérir sa liberté. C'est ainsi qu'en octobre 1872 - elle n'a encore que dix-sept ans - elle accepte d'épouser un employé du gaz introduit par son père à la maison, le sieur Henri Montrobert. Hélas ! pour elle, la jeune femme découvre, le soir même de ses noces, qu'elle a affaire à un butor qui va la rudoyer et décide de rompre, mais se trouvant

SEVERINE

(1855-1929)



Photos Ph. HEIDET

enceinte elle devra attendre son accouchement pour quitter le domicile conjugal. Ce qu'elle fera en juillet 1873, après la mise au monde d'un garçon prénommé Louis lequel sera placé en nourrice, tandis que la jeune mère retournera chez ses parents. Une séparation de corps et biens interviendra le mois suivant, à défaut du divorce interdit en France et qui ne sera rétabli qu'en 1884.

Afin d'assurer son indépendance, Caroline Rémy se met courageusement au travail, au hasard des emplois qui s'offrent à elle en rapport avec ses capacités, car, comme elle l'écrira plus tard : ses "*mains d'oisive, coutumières seulement du clavier, des soies brillantes, des laines douces*", ne pouvaient pas lui servir. Elle sera donc tour à tour dessinatrice, peintre, brodeuse, professeur de piano. Elle utilise aussi son temps de reste à piocher ses classiques et, quand l'occasion se présente, à satisfaire sa passion du théâtre sur des scènes d'amateurs.

En 1878, alors qu'elle séjourne à Neuilly chez l'un de ses oncles, elle fait la connaissance d'une riche veuve de nationalité suisse à la recherche d'une lectrice, Madame Guebard. Celle-ci a un fils, Adrien, qui prépare l'agrégation de physique pour devenir professeur d'université. Les deux jeunes gens se plaisent et comme il ne peut être question de mariage en raison de la situation de Caroline, ils décident de vivre maritalement. Mais par souci des convenances et afin que leur liaison demeure discrète, ils voyagent à l'étranger, sous la tutelle des mères, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Belgique. C'est là, à Bruxelles, que le séjour du couple va devoir se prolonger car la jeune femme se trouve à nouveau enceinte. Dans les premiers jours de l'année 1880, elle accouche d'un second fils, Roland, lequel est déclaré de mère inconnue sur les registres de la légation de France, afin de sauvegarder la respectabilité de la jeune femme et celle des familles. Ce n'est qu'en décembre 1885, après le vote de la loi sur le divorce, que Caroline et Adrien pourront régulariser leur situation par le mariage.

C'est également au cours de ce séjour à Bruxelles qu'intervient un autre événement qui va totalement changer le cours de la vie de la future Séverine : sa rencontre avec **Jules Vallès**.

2) La disciple de Jules Vallès

C'est en avril 1880 que le docteur Sémerie, ancien directeur des ambulances civiles et militaires sous la Commune, présente à Vallès, le proscri, le docteur Guebard et Caroline Rémy. Vallès, qui avait quitté Londres fin août 1879, rongait son frein à Bruxelles dans l'attente d'une amnistie.

Cette rencontre va marquer le début de l'amitié profonde, déterminante pour la carrière de journaliste de la jeune femme, qui va se développer entre elle et Vallès, après le retour de celui-ci à Paris, au lendemain de la loi d'amnistie du 12 juillet 1880. Au delà des commérages malveillants qui entourèrent ces relations, il est généralement admis par leurs biographes respectifs que l'affection mutuelle qui lia l'exilé, proche de la cinquantaine, prématurément vieilli et malade, et la femme de vingt-cinq ans dans tout l'éclat de sa beauté, se compare à celle d'un père et d'une fille.

La correspondance que Séverine et Vallès ont échangée entre 1882 et 1884 appuie cette hypothèse, comme en témoigne également la dédicace de Vallès à sa "*chère enfant*", qu'on peut lire en tête de la **Rue à Londres**, ouvrage publié en 1884 :

" Je vous dédie ce livre non comme un hommage de banale galanterie, mais comme un tribut de sincère reconnaissance. Vous m'avez aidé à bien voir Londres, vous m'avez aidé à en traduire l'horreur et la désolation. Née dans le camp des heureux en plein boulevard de Gand -graine d'aristo, fleur de fusillade- vous avez crânement déserté pour venir à mon bras, dans le camp des pauvres, sans crainte de salir vos dentelles au contact de leurs guenilles, sans souci du "qu'en-dira-t-on" bourgeois. Honni soit qui mal y pense ! suivant la devise de la vieille Albion.

" Vous avez fait à ma vie cadeau d'un peu de votre grâce et de votre jeunesse, vous avez fait à mon oeuvre l'offrande du meilleur de votre esprit et de votre coeur. C'est donc une dette que mes cheveux gris paient à vos cheveux blonds, camarade en qui j'ai trouvé à la fois la tendresse d'une fille et l'ardeur d'un disciple..." (3)

De retour à Paris, Vallès qui a renoué avec le journalisme, demande d'abord à Caroline Rémy son concours pour

une représentation théâtrale, en faveur d'un ancien communard en difficulté. Puis il lui propose de devenir sa secrétaire. Cette offre soulève une très vive opposition de la part de la famille Rémy qui craint l'emprise du vieux révolutionnaire sur leur fille. Les choses vont même si mal que la jeune femme tente de se suicider en s'envoyant une balle dans la poitrine. Alors la famille cède. Quant au docteur Guebard, non seulement il comprend l'engagement de sa compagne, mais encore il financera le relancement du journal **Le Cri du Peuple**, que Vallès avait fondé sous la Commune et qui n'avait eu qu'une éphémère existence.

Quant à Caroline Rémy, après quelques mois d'apprentissage passés à recopier les manuscrits de Vallès et à en corriger les épreuves, elle se trouve de plus en plus associée aux travaux du maître qui la charge de peaufiner, voire de recomposer ses copies, comme ce sera le cas pour **La Rue à Londres**.

Dans l'esprit de son créateur, Vallès, **Le Cri du peuple**, dont le premier numéro sort le 27 octobre 1883, devait constituer une tribune libre, ouverte à toutes les tendances du socialisme qui s'étaient manifestées lors du congrès ouvrier de Marseille de 1879. En réalité, le journal n'échappera pas à l'influence des *guesdistes* (Jules Guesdes en sera au début l'un des principaux collaborateurs), puis des *possibilistes* durant les années 1887 et 1888, et, à la fin, des *blanquistes*.

A une époque où les congrès ouvriers étaient surtout marqués par l'affrontement de ces fractions rivales, **Le Cri du peuple** entendait "*fournir au prolétariat militant le grand organe dont il avait besoin pour sa lutte quotidienne contre les exploités économiques et politiques*". D'autre part, en tant qu'organe populaire, "*il ne croyait pas sa campagne socialiste révolutionnaire exclusive d'une revue aussi complète que possible de tous les événements politiques, littéraires et artistiques*." Et c'est à ce titre qu'il assurera une large place, à la fois aux événements politiques (par exemple, la guerre du Tonkin et ce qui touchait, comme on disait au journal, à la "*comédie parlementaire*"), aux congrès ouvriers, aux grèves, aux brutalités policières auxquelles elles donnaient lieu ; aux faits divers, la priorité étant

souvent réservée aux assassinats les plus sanguinolents ; mais aussi à une rubrique littéraire, à laquelle Séverine participait et qui consacrait une bonne place aux feuilletons : *l'Insurgé, le Quartier latin, Souvenirs d'un étudiant pauvre, l'Enfant, la Rue à Londres*, de Vallès ; *Germinal, l'Inondation*, de Zola ; *Sapho* de Daudet, *le Petit Vieux des Batignolles* d'Emile Gaboriau ; *la Revanche des Communeux* de Jean-Baptiste Clément, etc...

Au **Cri du peuple**, où elle est la seule femme journaliste, Caroline Rémy qui a d'abord débuté sous le pseudonyme de *Séverin*, pour se préserver du "sexisme" régnant, puis a franchi le pas en adoptant celui de **Séverine**, va rapidement s'imposer par son talent, publiant jusqu'à deux articles par semaine, d'un style acéré, voire provocateur, s'identifiant à celui de son maître dont elle continue à corriger les épreuves.

C'est encore elle qui, bientôt, surveillera la préparation du journal, suppléant aux absences de plus en plus fréquentes de Vallès, atteint de diabète et dont les forces déclinent. Il mourra le 14 février 1885 au domicile des Guebard, au 77 boulevard Saint-Michel où Séverine l'avait recueilli et entouré de soins jusqu'à son dernier souffle.

Toute sa vie, par tempérament et conviction, Séverine demeurera imprégnée de la pensée de ce réfractaire né que fut Vallès, ennemi de tous les dogmatismes et de l'iniquité sociale, virulent contempteur de la "*République bourgeoise*", à ses yeux aussi répressive que l'Empire dans les luttes sociales et coupable de s'être engagée dans des entreprises coloniales, coûteuses en argent et en hommes, alors que le prolétariat souffrait de la misère ; au surplus, plein de mépris à l'égard du régime parlementaire et de cette Chambre des députés qu'il qualifiait d'"*asile de phrasassiers*"...

Preuve parmi d'autres, de cet héritage spirituel de Vallès chez Séverine, ce verdict amer, dédié à la mémoire de son maître, qu'en 1895 elle lancera à la tête de cette République qui, selon elle, n'avait en rien changé le sort du petit peuple :

" *En quoi la vie a-t-elle été moins chère, le salaire moins dérisoire, quant au*

gain total ; la peine moins grande ; et la condition sociale des travailleurs améliorée ? C'est kif-kif, vous savez ; et l'on se moque pas mal dans les taudis où le pain manque, sous les ponts, à la queue des asiles de nuit, au fin fond des carrières, et sur les bancs des squares, que M. Faure soit à l'Elysée, plutôt que Napoléon III aux Tuileries !" (4)

3) Les déboires de Séverine au Cri du peuple

Devenue, après la mort de Vallès, la directrice du journal dont le docteur Guebard était le commanditaire depuis l'origine, Séverine va s'efforcer de le maintenir dans la ligne fixée par son créateur, afin qu'il demeure un organe d'action sociale et révolutionnaire ignorant les écoles. Mais sur ce point, comme sur bien d'autres, elle se heurtera à l'autoritarisme de Jules Guesde dont elle ne partage pas le credo marxiste.

Sous son impulsion, le journal consacre une place encore plus grande aux faits divers, rubrique nourrie de reportages sur les faits saillants ou cachés de la vie sociale : les congrès ouvriers et les grèves, notamment celle des mineurs de Decazeville au printemps 1886, soutenue activement par le **Cri du peuple** ; les obsèques des morts célèbres, comme celles de Victor Hugo qui fournissent la matière principale de six numéros illustrés ; l'explosion d'un laboratoire, quai de la Tournelle ; le triste sort des filles-mères, la prostitution, les crimes, les exécutions capitales, les erreurs judiciaires et leurs conséquences tragiques, les turpitudes bourgeoises, ecclésiastiques et conventuelles, etc.

Conjointement avec le succès du journal, la renommée de la journaliste s'affirme. Ses articles et ses reportages - par exemple celui qu'elle réalise en 1887 sur l'incendie de l'Opéra-Comique qui a fait 200 morts - font souvent choc et sont appréciés dans les milieux populaires et même au-delà.

Mais au **Cri du peuple** les reportages sont aussi la spécialité d'un jeune et fringant journaliste, réputé également pour sa propension aux duels, connu sous le pseudonyme de **Georges de Labruyère**, que Séverine a embauché après la mort de Vallès et qui deviendra

son amant. Cette liaison que l'équipe des journalistes ne supporte pas a aussi sa part dans les dissensions qui surgissent entre la directrice et ses rédacteurs. Viendront s'ajouter les attaques de l'extérieur, notamment celles de la **Bataille**, journal dirigé par un ancien communard, Lissagaray, auquel le **Cri du peuple** fait concurrence et celles du très conservateur **Echo de Paris** où l'on n'hésite pas à s'en prendre de manière outrageante à la vie privée du trio Séverine, Guebard, Labruyère.

Ce sont pourtant les prises de position de Séverine sur l'**anarchisme** et le **boulangisme** qui provoqueront l'éclatement du **Cri du peuple** et le départ de sa directrice.

Premier grave conflit : en janvier 1887, l'affaire Duval, cet anarchiste qui venait d'être condamné à mort - il sera ensuite gracié - pour avoir pillé un hôtel particulier situé rue de Monceau à Paris. Pour sa défense, Duval avait invoqué le droit pour l'être humain, "*si la société ne lui fournit pas de quoi subsister*" de "*prendre son nécessaire là où il y a du superflu*".

Tous les guesdistes et la plupart des blanquistes du journal condamnent sans appel l'acte de Duval. Mais Séverine, bien que désapprouvant sur le fond la théorie du vol invoquée par celui-ci, n'hésite pas à mettre en cause "*les responsables*" de la propagande révolutionnaire :

"*Nous passons notre vie à dire aux humbles (c'est notre conviction et notre devoir) qu'ils sont volés, exploités, assassinés lentement, qu'ils sont de la chair à machine, que leurs filles seront de la chair à plaisir, que leurs fils seront de la chair à canon. Nous attisons les colères ; nous embrasons les intelligences ; nous incendions les âmes ; nous faisons de ces parias des citoyens, de ces résignés des révoltés, au nom de la suprême justice et de l'équité nécessaire. Nous leur disons : la Révolution est proche, qui viendra vous délivrer ; qui vous donnera le pain quotidien et la fierté d'être libres. Ayez patience, ô pauvres gens ! Subissez tout, supportez tout ; en attendant l'heure propice, groupez vos douleurs, liez en faisceaux vos rancunes et vos espérances et faites crédit à la Sociale de quelques années de détresse et de sacrifices.*"

" Les têtus et les persévérants comprennent, serrent d'un cran la boucle sur leur ventre vide, et se remettent au labour social en songeant à la moisson prochaine. Mais les autres ? Les impatientes, les exaltés, ceux qui ont la faim impérieuse ou la haine avide ; (...) ceux-là nous écoutent et ne nous entendent point ! Le son de nos paroles frappe leurs oreilles, le sens ne s'imprime pas dans leur esprit ; et ces hystériques de la misère, ces névrosés de la révolte, sont saoulés par notre virulence comme par un vin trop généreux. Alors ils commettent quelque acte insensé ou coupable."

Et l'impétueuse Séverine de terminer par ce cri du cœur : "Avec les pauvres toujours, malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes... malgré leurs crimes!" (5)

Le résultat ne se fait pas attendre : au lendemain de la parution de l'article, tous ceux qui se sentent visés, les guesdistes rassemblés derrière leur chef de file, des blanquistes, des républicains indépendants, en fait la grande majorité des rédacteurs, abandonnent le journal et s'apprêtent à la vengeance. Dans la feuille qu'ils créent, **la Voie du peuple**, le trio Séverine, Guebhard, Labryère se voit à nouveau traîné dans la boue.

Séverine n'abandonne pas pour autant la partie. Elle rassemble une nouvelle équipe, moins dogmatique que la précédente, composée surtout de "possibilistes", et **le Cri du peuple** peut repartir.

Un nouveau conflit ne va cependant pas tarder à surgir, entre la directrice et ses rédacteurs, cette fois à propos de leurs attitudes respectives à l'égard de **Boulangier** parvenu au sommet de sa gloire.

Nous sommes en 1888 et le général qui vient d'être mis à la réforme par le gouvernement, après avoir été ministre de la guerre pendant deux ans, a réussi ce tour de force de regrouper autour de sa personne tous les insatisfaits du régime, notamment les nationalistes de tous bords qui jugent cette République incapable de préparer la "revanche" et beaucoup de gens du peuple déçus dans leurs espérances.

Pour eux, et ils sont nombreux, Boulangier fait à ce moment figure d'homme providentiel, de sauveur en puissance,

à telle enseigne qu'il réalise l'exploit de se faire élire député dans quatre départements aussi divers que la Dordogne, le Nord, la Somme et la Charente-Inférieure...

Devant la vague boulangiste, comment réagit-on au **Cri du peuple** ? La majorité des journalistes expriment leur hostilité, voire leur haine, contre le militaire qui, autrefois, a combattu les communards et dont ils craignent la dictature.

Quant à Séverine, une fois encore, elle joue de la provocation sur fond d'antiparlementarisme. Certes, elle s'inquiète de la popularité de "Boulangier", dont "la lame aigüe, tranchante" qui "dort dans le fourreau de son sabre, a été tirée contre le peuple en 1871" ; pourtant, elle juge sa venue au pouvoir comme un moindre mal en comparaison de celui qui est en place car, écrit-elle : "comme dans les tirs de foire, je préfère l'unique lapin de plâtre (...) plus facile à jeter bas (...) que les centaines de misérables petites pipes, difficiles à viser, peu glorieuses à atteindre" que représentent pour elle "les cinq cents glaireux" du Palais Bourbon (y compris les députés socialistes) "qui collent aux doigts et seraient le diable à dégluer. Tandis qu'un seul homme..." (6)

Une fois encore Séverine a bravé les siens et apporté une nouvelle preuve que, décidément, son indépendance d'esprit cadre mal avec l'unité de vues nécessaire à la bonne marche du journal. Celui-ci périclité et ce, d'autant plus qu'il a perdu son bailleur de fonds, en la personne du docteur Guebhard, les époux s'étant séparés après la liaison de Séverine avec Labryère.

Les difficultés matérielles s'ajoutant aux déboires professionnels, la journaliste décide de mettre ses talents au service d'autres journaux qui, depuis quelque temps déjà, la sollicitent.

Dans son adieu à ses lecteurs, le 28 août 1888, elle s'avoue "trop libertaire pour écrire jamais dans un journal d'école socialiste". **Le Cri du peuple** ne survivra qu'à peine un an à son départ.

4) Sur la voie de la notoriété

Il est fort probable qu'outre la reconnaissance de ses talents, les dissensions

de la journaliste avec ses rédacteurs ne soient pas étrangères aux offres alléchantes qu'elle reçoit de la part de plusieurs feuilles conservatrices, désireuses - comme nous dirions aujourd'hui - de la "récupérer". En tout cas, le fait est là : trois mois avant son départ du **Cri**, Séverine collaborait déjà au **Gaulois** et au **Gil Blas**, n'hésitant pas à vilipender "la députaille" dans le premier et à afficher son antimilitarisme dans le second. C'est à partir de là que sa notoriété va s'affirmer.

a) La sollicitude de Séverine pour les déshérités et les parias de la société.

En 1889, trois jours après le coup de grisou qui avait tué cent mineurs à Saint-Etienne, Séverine se rend sur place et paie de sa personne en descendant au fond de la mine, alors que le danger d'une nouvelle explosion n'est pas écarté. A son retour, dans un vibrant reportage, elle décrit dans **le Gaulois** les pénibles conditions d'existence des gens de la mine. Elle propose aussi à son directeur le lancement d'une souscription en leur faveur ; celle-ci obtient un grand succès.

C'est également elle, Séverine, qui, durant le rude hiver 1890-1891, cause d'une grande misère dans la population ouvrière parisienne, réussit à obtenir le concours de plusieurs journaux pour l'installation, dans une ancienne piscine de la rue Rochechouart, d'un asile où sont recueillis trois cents malheureux, hommes, femmes, enfants, à qui nourriture et vêtements sont distribués. Et la journaliste passe ses soirées dans cet asile à reconforter les pauvres gens.

Autre sujet de préoccupations pour Séverine à cette époque : les débordements de l'anarchisme qui lui posent un difficile problème de conscience.

L'année 1892 est notamment marquée par une série d'attentats, à commencer par cette bombe qui détruit un immeuble habité par des magistrats et dont le coupable est un certain **Ravachol** qui sera condamné à la guillotine. Mais le jour de l'ouverture de son procès, une autre bombe fait sauter le restaurant Véry dont le tenancier avait dénoncé Ravachol, causant deux morts et blessant une fillette.

Cette fois, horrifiée par ce forfait qu'elle met en balance avec le méfait de Duval, qu'elle avait autrefois défendu, Séverine avoue son désarroi :

"Pour la première fois, depuis dix ans que Vallès m'apprit à penser et à réfléchir, qu'il m'enseigna, petite bourgeoise égoïste, à m'incliner sur la détresse humaine, à en envisager l'étendue, à en mesurer la profondeur, (...) pour la première fois, me voici hésitante, troublée, craignant l'erreur, indécise jusqu'aux larmes devant les innocentes victimes qu'on ramasse parmi les décombres, qu'on emporte sur les civières, qui saignent dans les lits d'hôpital !" (7).

En revanche, c'est avec détermination que Séverine lutte - mais sans résultat - pour obtenir la grâce de l'anarchiste Vaillant qui, le 10 décembre 1893, avait lancé à l'intérieur du Palais-Bourbon une bombe chargée de clous qui avait légèrement blessé quelques députés.

La condamnation à mort et l'exécution, en 1894, d'Emile Henry, ce jeune anarchiste de 22 ans, auteur de plusieurs attentats particulièrement meurtriers, qui avait revendiqué l'entière responsabilité de ses actes et refusé le pourvoi, conduit la journaliste à s'interroger sur le bien-fondé de la peine de mort, de la répression *"par la terreur"*:

"La terreur de quoi ? Du trépas ? La plupart des assassins vulgaires, aujourd'hui, le narguent, y marchent avec forfanterie. Donc, celui qu'une idée, bonne ou mauvaise, soutient, paie sa dette sans plus d'émoi qu'un clubman règle un banco perdu. C'est correct, tout naturel : on exécute ou l'on est exécuté, sans récriminations."

La solution ? : *"En vérité, je vous le dis, le remède est usé, le remède est infructueux ! Je le répète, ne peut-on essayer d'autre chose : d'un état social plus humain, plus juste ; de concessions à la faim des pauvres ; d'une répartition moins arbitraire des biens - de ce que Jésus le subversif, Jésus le supplicé, appelait tout uniment l'amour du prochain ?"* (8)

Cette thèse, la journaliste ne pourra plus la défendre, l'assassinat, le 24 juin 1894, du président **Sadi Carnot** par l'anarchiste Caserio, ayant conduit le

gouvernement à faire voter une loi contre les *"théories anarchistes"*, qui restreignait la liberté de la presse .

b) La féministe individualiste

A la fin de l'année 1890, dans une de ses chroniques du **Gil Blas**, Séverine s'est placée au centre d'une polémique qui va lui attirer les foudres de nombre de ses confrères.

A Toulon, la femme d'un officier de marine vient d'être condamnée à deux ans de prison pour s'être fait avorter avec la complicité de son amant ; celui-ci ayant été lui-même condamné à cinq ans de prison. Et la presse s'agite beaucoup sur cette affaire, comme elle le fera quelque temps après sur le cas de cette porteuse de pain des Batignolles, surnommée *"la Mort-aux-gosses"*, accusée d'avoir pratiqué plus de 2000 avortements, en majorité sur des domestiques, des ouvrières et des filles soumises.

Il faut dire que depuis le début des années 1870, un grave sujet occupe certains esprits, notamment chez les responsables politiques : la baisse de la natalité. Question d'autant plus préoccupante qu'au déclin des naissances en France correspond une augmentation de celles-ci chez nos voisins allemands. Et les démographes d'imputer aux femmes la responsabilité de cette situation en mettant notamment en cause leur égoïsme, le travail féminin et surtout l'avortement.

Invitée par le directeur du **Gil Blas** à donner son point de vue, Séverine, en parfaite conscience de la hardiesse de ses propos, n'y va pas par quatre chemins pour trancher à sa manière sur le problème :

"L'avortement ! je voudrais bien qu'on me dise d'abord où et quand il commence.(...) L'homme qui se gare des suites d'une rencontre, la femme qui préserve immédiatement ses échéances futures, sont-ils donc des avorteurs ? En bonne logique, la loi devrait dire oui.(...) Mais à ce compte les collèges, les pensions, les casernes, les couvents, les navires, toutes les agglomérations d'adolescents, d'hommes, de femmes, où les sexes isolés s'appellent et s'illusionnent, sont des fabriques d'avortement. Et à quel moment est-il

légal l'avortement, à quel moment ne l'est-il pas ?(...) En cas d'accouchement difficile, les médecins n'hésitent pas : ils sauvent la mère et laissent l'enfant dans le néant ! On les étonnerait rudement en les traitant d'avorteurs ! (...) Mais la repopulation ? disent les économistes. La repopulation ! Que fait-on pour les nombreuses familles, les "tiaulées" de dix, douze moutards qui, dans notre état social, ne trouvent ni de quoi se nourrir, ni de quoi se loger ? (...) Lorsque les hommes ont placé l'honneur des hommes sous le cotillon des femmes, ils auraient dû songer en même temps à ne pas imputer de crime et à ne pas frapper de châtiments tout acte commis par la femme pour sauvegarder l'apparence de cet honneur-là. Le contraire est illogique et cruel." (9)

A cette volée de bois vert, les confrères réagissent vivement. Certains crient au scandale ; l'un d'eux va même jusqu'à réclamer l'inculpation de l'audacieuse pour *"apologie de l'avortement"*. Heureusement pour Séverine, on n'en est pas encore à cette loi de 1920 qui interdira, non seulement l'acte lui-même, mais aussi toute propagande en faveur de l'avortement.

C'est avec la même vigueur que, dans le **Gil Blas** du 12 juillet 1892, elle morigène ces étudiants de l'Ecole de droit qui, lors de la soutenance de thèse d'une demoiselle Chauvin, n'ont cessé d'applaudir les membres du jury qui, à tour de rôle - en termes choisis bien entendu - ont fait reproche à la candidate de s'être aventurée dans un domaine où elle va créer un précédent (l'intéressée, bien que docteur en droit, attendra une loi de 1899 pour être habilitée à plaider, sa candidature au barreau ayant été jusque-là refusée, au motif qu'elle ne jouissait pas de ses droits civiques...).

Séverine voit deux raisons à ce comportement : la première, c'est que *"l'homme en tant qu'homme reproche à la femme de vouloir se soustraire au vœu de la nature, de ne pas demeurer génitrice, nourrice, éducatrice première des enfants"* ; la seconde, c'est la crainte de la concurrence que les femmes sont susceptibles d'imposer aux hommes :

"C'est un élément nouveau qui entre en scène, bien faible encore, mais qu'on ne serait pas fâché de supprimer dès l'origine. Pour cela (...) tous les coudes que les avocats s'enfoncent habituellement dans les côtes se soudent, afin de faire obstacle, de barrer le passage aux survenantes." (10)

Ce jugement de Séverine se fonde sur une réalité qui, en fait, a commencé à s'imposer dans les années 1870 : la participation accrue de la main d'œuvre féminine à l'expansion industrielle. Si, pour la classe ouvrière il ne s'agit là que de l'accentuation d'une tendance déjà existante, pour les femmes des classes moyennes le phénomène est nouveau. Nombre d'entre elles parviennent à s'imposer dans des emplois jusque-là réservés aux hommes ; c'est le cas notamment dans le commerce, dans les banques, dans les professions libérales (terme à prendre au sens large : on y inclut, par exemple, les institutrices et les postières).

La route sera pourtant longue et difficile pour certaines professions : la première femme médecin, on le sait, n'apparaîtra qu'en 1875, la première femme avocate qu'en 1900 (cette demoiselle Chauvin, justement, dont Séverine avait soutenu la cause).

Conséquence de cette évolution : les nouvelles titulaires des professions, que la tradition réservait jusque-là aux hommes exclusivement, vont naturellement se révéler les plus actives propagandistes du féminisme. Le mouvement se développera de manière autonome à partir des années 1890, en réaction contre l'aliénation légale et les discriminations que les femmes continuent à subir : l'absence de droits civiques et politiques, les obstacles à la promotion professionnelle, les inégalités en matière de salaires, etc. Organisées en groupes, associations, ligues (on en dénombre plus d'une centaine à la fin du siècle), les féministes utilisent comme moyens d'expression : les pétitions, les défilés, les meetings, les congrès nationaux et internationaux, les journaux. À côté d'un courant modéré qui s'en tient aux seules revendications juridiques et économiques, s'active un courant plus radical réclamant aussi l'égalité des droits politiques.

Comment se situe face à ces groupes

féministes celle qui, à titre individuel, bataille avec ardeur pour la cause des femmes ?

Une première réponse nous est donnée par le refus de Séverine, en 1885, alors qu'elle était encore au **Cri du peuple**, à l'offre de la "**Fédération républicaine et socialiste des femmes**" de figurer symboliquement sur une liste de candidatures féminines aux prochaines élections législatives. Deux raisons à ce refus : d'une part, son antiparlementarisme qui lui faisait préférer - ce sont ses termes - "**l'ambulance à la tribune**" ; d'autre part, son "**amour de l'indépendance**" qui la tenait à distance de tout groupe ou de toute organisation. Mais au fil des années, cette attitude distante s'infléchira.

c) Au sommet de la renommée

L'année 1895 s'annonce pour Séverine sous les meilleurs auspices. À ses chroniques régulières au **Gil Blas**, à **l'Echo de Paris**, au **Journal**, à **l'Eclair** et même à la **Libre parole** de Drumont (dont elle avait fini par accepter les propositions après beaucoup d'hésitation, car elle se déclarait opposée à l'antisémitisme), s'ajoutait la publication de plusieurs recueils de ses articles antérieurs : ses **Notes d'une frondeuse** (du boulangisme à l'affaire de Panama) ; ses **Pages mystiques** écrites après sa réception par le Pape Léon XIII, dont l'Encyclique *Rerum Novarum* jetait les bases du catholicisme social ; enfin ses **Pages rouges** rassemblant ses papiers du **Cri du peuple**.

La renommée de la journaliste est alors au plus haut.

Son confrère Louis de Gramont - un grand nom - trace d'elle dans **l'Eclair** ce portrait on ne peut plus flatteur :

"*Qui, à Paris, n'apprécie, n'admire Séverine et ne l'aime ? N'est-ce pas actuellement une des personnalités les plus en vue du Paris écrivant ? (...) Et ce qu'il y a de particulier en elle, de particulièrement attrayant, c'est qu'en devenant une journaliste consommée, elle n'est pas devenue pour cela une virago, elle ne s'est pas virilisée, masculinisée, elle n'a rien abdiqué de son sexe, elle est restée femme de la tête aux pieds, jusqu'au bout des ongles ; et, en acquérant un talent dont bien des hommes lui envient la souplesse et la vigueur, elle a gardé de la femme*

toutes les grâces, toutes les délicatesses, toutes les pitiés. Mieux que la femme : la Parisienne, la fleur même du grand Paris." (11)

Et pourtant c'est à la fin de cette année 1895, qui s'annonçait si prometteuse pour elle, que Séverine va connaître les pires mésaventures de sa carrière et elle mettra du temps à s'en relever.

5) Le temps des vicissitudes

a) L'affaire Lebaudy

Séverine va se trouver une fois encore affrontée à une vague déferlante de critiques et de calomnies qu'elle a involontairement contribué à déclencher. Ne s'est-elle pas senti obligée, dans le courant de l'été 1895, de dénoncer dans **la Libre parole** le traitement de faveur dont bénéficiait, durant son service militaire, le fils d'un riche industriel, Max Lebaudy.

Malheureusement, en décembre de la même année, l'intéressé succombe à une fièvre typhoïde qu'il a contractée dans un hôpital militaire. Aussi, aux yeux de l'opinion, d'accusé il s'est transformé en victime.

L'enquête judiciaire fait en outre apparaître que Max Lebaudy a été la proie de maîtres-chanteurs ayant plus ou moins profité de ses libéralités, et dont l'arrestation conduit à celle de l'amant de Séverine, le sieur Labruyère. Ce dernier est finalement acquitté, mais pendant des mois la journaliste aura à se défendre contre les attaques infamantes dont elle et Labruyère sont la cible, notamment de la part d'Henri Rochefort dans son journal **l'Intransigeant**.

Aussi, au début d'avril 1896, sitôt après la libération de son amant, Séverine qui, après cette tempête, éprouve un grand besoin de repos et de calme, choisit **Pierrefonds** pour s'y détendre durant une quinzaine de jours. Touchée par la beauté et la tranquillité du site, l'idée lui vient qu'elle pourrait un jour s'y installer définitivement.

Mais en attendant, en un temps où l'émancipation des femmes revendiquée par les féministes suscite encore dans l'opinion plus de sarcasmes que de sympathie, il est évident que ses prises de position avancées en ce domaine ne font qu'ajouter au discrédit que lui a valu l'affaire Lebaudy.

Ses journaux attirés lui mesurent la place dans leurs colonnes, quand ils ne la censurent pas.

Mais c'est son comportement à partir de l'automne 1897, en faveur de Dreyfus, qui va plus gravement encore nuire à sa carrière.

b) L'affaire Dreyfus

Déjà dans *l'Eclair* du 25 janvier 1895, et bien que ne mettant pas en doute à ce moment la culpabilité de Dreyfus - sentiment partagé par la très grande majorité des Français - Séverine n'avait pas hésité à flétrir le geste de l'officier qui, au moment de l'embarquement du condamné pour l'île de Ré, l'avait frappé et blessé à la tête.

Mais après les révélations, fin 1897, sur les irrégularités du procès, Séverine se range sans hésitation du côté de ceux qui en réclament la révision. Sa prise de position a pour effet immédiat de lui fermer les portes de *l'Eclair*, du *Journal* et de *l'Echo de Paris*, tous antidreyfusards, comme la plupart des journaux de l'époque. Quant à *la Libre Parole*, elle s'en était séparée au moment de l'affaire Lebaudy. C'est donc vers *la Fronde*, journal féministe fondé par Marguerite Durand, que Séverine va se tourner pour y publier ses articles.

Qui était Marguerite Durand ?

Née en 1864. Après un brillant passage à la Comédie-française, où elle interprétait des rôles d'ingénue, elle avait épousé l'avocat, devenu député, Georges Laguerre, aux côtés duquel elle avait soutenu Boulanger. Et c'est à cette époque que Séverine, dont le compagnon, Labruyère, faisait aussi partie de l'état-major du général, l'avait rencontrée et elles étaient devenues amies.

S'étant initiée au journalisme, Marguerite Durand avait fait ses premières armes au *Figaro*. Aussi, pour le Congrès international féministe de 1896, avait-elle été désignée pour faire un reportage sur cette assemblée de femmes que l'opinion, en général, ne prenait guère au sérieux. Mais à sa grande surprise la journaliste se découvre séduite par les femmes qu'elle y avait entendues et, non seulement elle n'écrit pas le papier commandé par *le Figaro*, mais elle décide de créer un quotidien voué à la cause des femmes, *La Fronde*, où s'exprimeront aussi bien des femmes de lettres connues

comme Séverine, Lucie Delarue-Mardrus et Marcelle Tinayre, que des féministes fortement engagées dans le mouvement comme Maria Pognon et Aline Valette qui sont aussi des militantes socialistes.

C'est donc à *La Fronde*, journal pour la première fois rédigé, composé, administré et dirigé uniquement par des femmes, que Séverine va fournir ses billets quotidiens. Elle s'y placera cependant strictement sur le terrain économique, car l'antiparlementaire qu'elle est demeurée à ce moment-là, se refuse encore à réclamer pour les femmes les droits politiques, en particulier celui de vote.

C'est aussi à *la Fronde*, qu'à défaut d'autres journaux acceptant de l'accueillir, que Séverine trouve la tribune adéquate pour soutenir la cause de Dreyfus, s'associant ainsi au combat mené par les Zola, Jaurès, Anatole France et autres Dreyfusards en renom.

Elle y commente notamment le célèbre *"J'accuse"* de Zola, intégralement reproduit par *la Fronde* et salue le courage de son auteur, ce qui ne manque pas de déchaîner la hargne de la presse nationaliste.

Au mois d'août 1899, après l'annulation par la Cour de cassation du procès de 1894, Séverine fait partie de l'équipe des trois journalistes de *la Fronde*, dont Marguerite Durand, qui, pendant plus d'un mois, vont assurer la couverture du procès à Rennes, de Dreyfus ramené de l'île du Diable afin de comparaître devant un nouveau Conseil de guerre.

Comme on le sait, Dreyfus sera une seconde fois condamné à dix ans de réclusion mais avec des circonstances atténuantes, avant d'être gracié par le Président Loubet et de recouvrer la liberté. Ce ne sera pourtant qu'en 1906 que son innocence sera enfin proclamée avec l'arrêt de la Cour de cassation annulant le jugement de Rennes.

Celui-ci a déclenché de vives réactions de la part des *révisionnistes* qui clament leur intention de poursuivre la réparation à laquelle Dreyfus a droit.

Quant à Séverine, le premier moment de découragement passé, elle mesure le résultat obtenu à l'aune des difficultés de la lutte :

"Un homme était au bagne, interné dans des conditions illégales, après avoir été jugé illégalement. Il était en proie à l'emmurement, au silence éternel, à la double boucle, aux mensonges crucifiants, seul, tout seul, aussi mort que les défunts dans le sépulcre ! Il ne devait plus jamais revoir la France, ni ses semblables, ni ses parents.(...) On était une poignée de précurseurs, dans les ténèbres, et la lumière devint cible à nous lapider. Toutes les calomnies, tous les outrages, toutes les proscriptions, nous les connûmes.(...) De vingt, nous étions cent, puis mille ... et, dès lors, à chaque démonstration publique, à chaque fait nouveau, le nombre des partisans de la Vérité grandissait (...) Nous avons tiré l'homme de son bagne, notre volonté a fait lever Lazare du tombeau..."(12)

Souvenir réconfortant pour Séverine durant le procès : les soirées de détente aux *"Trois Marches"*, une auberge de campagne située dans un faubourg de Rennes, où elle retrouvait ses compagnons de lutte : Jaurès, Picquart, Basch, Viviani, Psichari, d'autres encore. La mémoire qu'elle en garde va la conduire à baptiser *Les trois Marches* la maison qu'elle est sur le point d'acquérir à Pierrefonds.

Mais l'affaire Dreyfus a fait perdre à *la Fronde* beaucoup de ses lecteurs. De quotidien jusqu'en septembre 1903, le journal deviendra bimensuel et ne paraîtra plus qu'irrégulièrement, jusqu'à sa disparition en 1905.

A défaut de tribune dans les grands journaux, Séverine se fait conférencière - il faut bien vivre - en France, en Belgique, en Suisse, traitant de sujets variés, à caractère littéraire, artistique, voire politique lorsque, par exemple, elle dénonce les massacres d'Arméniens par les Turcs.

En 1903 elle se lance dans une tentative d'auteur dramatique avec *Sainte-Hélène*, une pièce en deux actes qu'Antoine accepte de faire jouer dans son théâtre, où il tient lui-même le rôle de Napoléon, mais le succès n'est pas convaincant. Elle publie aussi *Vers la lumière* en 1900, recueil de ses articles sur l'affaire Dreyfus et *Sac à tout* en 1905, un livre pour enfants racontant l'histoire d'un de ses chiens.

Une consolation pour elle : en 1903, **le Matin** et **le Gil Blas** consentent à faire paraître quelques uns de ses articles. Ils lui attribueront par la suite une rubrique régulière. Enfin en 1909, elle commence à remonter la pente. Appuyée par d'anciens collègues, elle entre à **l'Oeuvre** et au nouvel **Intransigeant** qui viennent d'être créés. Ainsi, peu à peu, retrouve-t-elle son rang dans la profession.

c) La conversion au féminisme

L'attitude distante qu'elle a longtemps montrée à l'égard des groupes féministes, Séverine peu à peu s'en écarte.

Après le Congrès féministe international de Paris d'avril 1896, dont les débats avaient surtout été centrés sur la réforme du mariage et du divorce, sur le droit des femmes à disposer du produit de leur travail et sur l'abolition de la prostitution réglementée, sa réplique à l'un de ses collègues de **l'Echo de Paris**, auteur d'une satire fielleuse à l'adresse de ces féministes qui exerçaient des professions masculines, avait déjà été sans ambages :

" *Bagatelle électorale mise à part, écoutez-les. Ce qu'elles demandent, ce qu'elles sollicitent, ce qu'elles revendiquent, c'est légitime ; c'est le droit au travail, au repos, à l'existence, à la virginité s'il plaît, à la maternité s'il convient, sans que la femelle soit contrainte au mâle... pour manger ! (...)* Elles sont, elles se sentent nécessaires, comme toutes les outrances dont on commence par se gausser, sur qui l'on finit par méditer. Leurs congrès stériles, leurs réunions, les discours prononcés et les discours rentrés n'en laissent pas moins trace dans l'esprit public..." (13)

Et à l'approche des élections législatives de 1914, le revirement est achevé. Reconnaisant publiquement que tant que les femmes n'auront pas le droit de vote, elles resteront sous la dépendance de l'homme et livrées à toutes les exploitations économiques, Séverine est, avec Marguerite Durand, l'une des principales animatrices du "vote blanc" féminin organisé par **le Journal**, le jour même du vote officiel masculin. Plus de 500 000 femmes de toute la France expriment leur désir de voter, dont 25 habitantes de Pierrefonds ... Le 5 juillet 1914, Séverine et Marguerite

Durand se retrouvent en tête du défilé des 6000 femmes venues se rassembler quai Conti, devant la statue de Condorcet, pour honorer la mémoire du seul conventionnel ayant, en 1793, réclamé l'égalité politique des deux sexes.

Ajoutons qu'à ce moment l'idée du vote des femmes était en progrès. Elle faisait même l'objet d'un courant favorable chez certains hommes politiques, comme le député Ferdinand Buisson, lequel avait déposé un projet de loi dans ce sens pour les élections municipales. Mais la guerre allait stopper pour longtemps le processus engagé.

d) Les aléas de la guerre et de l'après-guerre

Face à la menace d'invasion des troupes allemandes, Séverine dont la maison a été atteinte par un obus, contrainte de quitter Pierrefonds trouve refuge dans la région de Vendôme.

Sa situation financière est alors difficile. Dès la déclaration de guerre ses patrons de presse l'ont en effet mise en demeure de taire son pacifisme qui l'avait entraînée à soutenir les objecteurs de conscience refusant de porter les armes. Elle se voit ainsi obligée de se rabattre sur des publications à faible diffusion où ses chroniques traitant de la guerre sont souvent amputées par la censure.

La présence dans les usines ou les ateliers de nombreuses femmes remplaçant les soldats mobilisés, lui donne l'occasion de plaider leur cause, en faisant valoir que malgré la preuve qu'elles apportent de leurs capacités, la loi leur demeure défavorable en matière de salaires et de conditions de travail. La nouvelle de la Révolution russe de 1917 suscite chez Séverine, comme

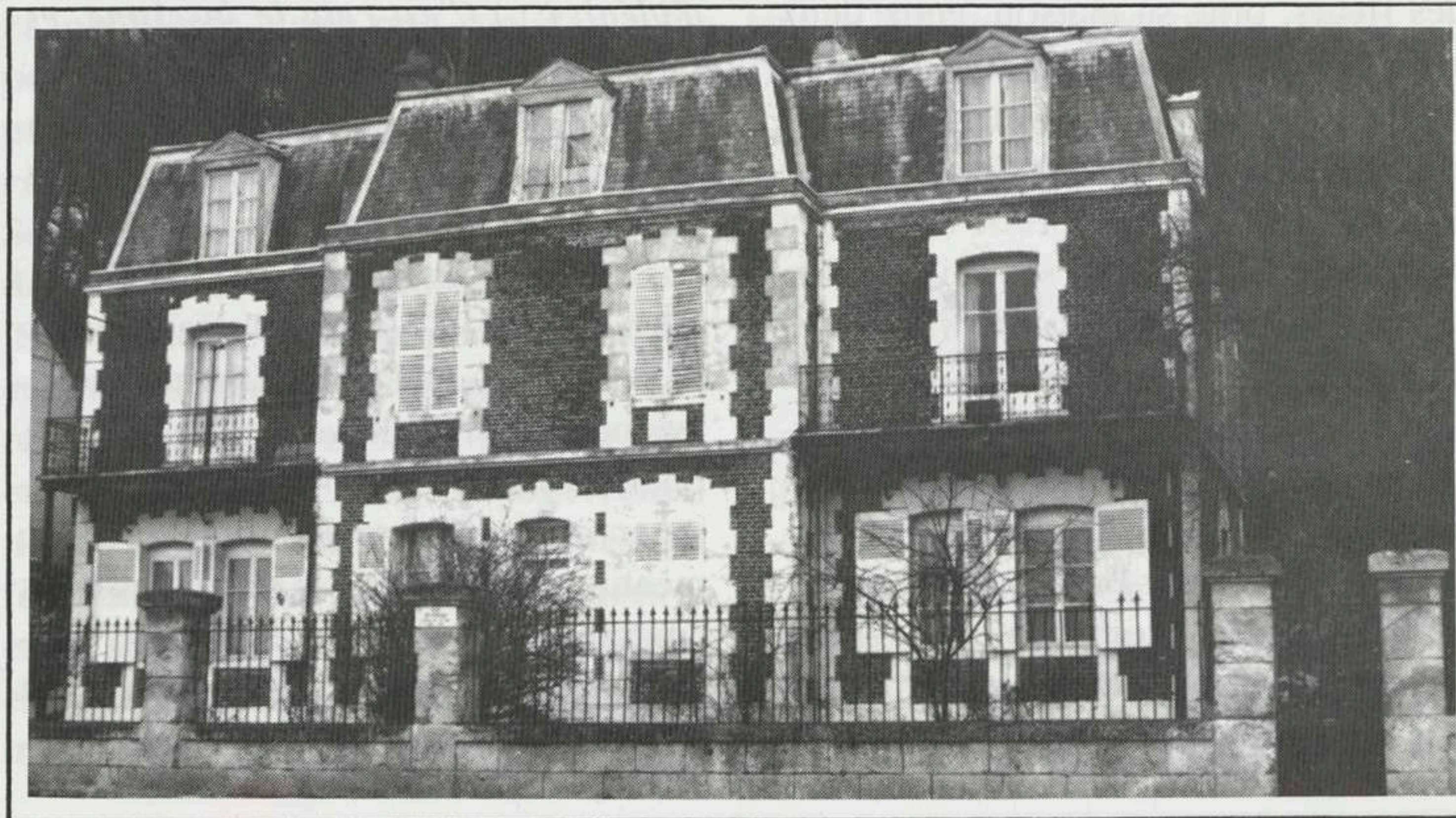
chez de nombreux intellectuels, l'immense espoir d'une société plus harmonieuse. Aussi, en 1918, rompant une fois encore avec son individualisme, elle adhère au Parti socialiste. En janvier 1921, après la scission de Tours et la constitution de l'Internationale communiste, elle rejoint le nouveau parti et devient, en même temps qu'une ardente militante dans les meetings et les congrès, journaliste à **l'Humanité**. Mais la réfractaire qu'au fond elle est demeurée, ne s'accommode guère du sectarisme qui l'entoure et, deux ans plus tard, elle s'exclut de fait du parti, en refusant de se soumettre à l'injonction des dirigeants de démissionner de la *Ligue des droits de l'Homme*, qu'elle avait contribué à fonder en 1898, au moment de l'affaire Dreyfus.

d) Séverine et Pierrefonds

Singulièrement, c'est la sombre affaire Lebaudy, comme nous l'avons dit, qui est à l'origine de l'attachement profond de Séverine à Pierrefonds.

En réalité, elle avait déjà fait connaissance avec les lieux, au cours d'une brève excursion qui avait dû l'enchanter. C'est ce qui explique sa décision, au début du mois d'avril 1896, de venir chercher le repos à *l'Hôtel des Bains*, à l'abri des ragots parisiens. Comme le rapporte, en la citant, son-petit fils par alliance, Bernard Lecache :

"*Séverine découvre Pierrefonds, sa forêt, ses douces plaines, son ciel chargé de paix, l'âme fraîche et tendre de l'Île-de-France. Au-delà de Compiègne, autour d'un lac, perdu parmi les futaies, le village l'accueille comme si elle lui était déjà familière. Elle s'y abrita, dans une petite maison rustique qu'elle baptisa "La Pinsonnette".*



Le porcelet échappé le jour du marché, l'oiseau venant becqueter dans sa main, le chien filou rôdant autour de l'étal du boucher, le petit lac endormi, l'orée du bois, l'hiver qui ouatait l'environ et ces promenades au sein de la forêt complice, dénudée, mais riche de sève, ces tapis de feuilles mortes où il fait doux mettre le pied, la grande bonté de la nature, elle perçut tout cela, elle s'en imprégna, se laissa conquérir et souhaita y finir ses jours.(...) Plus tard, entrant plus profondément dans l'intimité de ce pays, s'y installant mieux, quittant "la Pinsonnette" pour "la Roulotte", et l'ombre du château restauré pour l'ombre du bois, elle se prit d'amour pour ce bon petit pays où, parmi la magnificence de la nature, et de l'art, le coeur des gens est demeuré simple, hospitalier et fraternel." (14)

Entièrement acquise à l'idée de s'installer définitivement à Pierrefonds, Séverine y acquiert en 1900 cette ancienne auberge qu'elle baptise "*Les Trois Marches*", en mémoire de celle de Rennes. Elle quitte alors son appartement parisien du boulevard Montmartre et transfère dans sa nouvelle demeure ses meubles, ses souvenirs, son imposante bibliothèque et ses chères bêtes : quatre chiens, une perruche, un perroquet, sans oublier la vigne-vierge et les rosiers qui ornaient le balcon parisien... Peu à peu, avec l'argent de ses chroniques, elle fera agrandir en embellir "*Les Trois Marches*", par l'ajout de deux ailes et la construction d'un étage, tandis qu'elle complète la propriété par les achats successifs de terrains.

Aidée par sa fidèle servante, Rosa Vignier, cette amoureuse de la terre qu'est devenue Séverine bêche le sol, cultive des fleurs, orne sa maison, entre deux articles de presse et ses voyages à Paris. Elle prend aussi grand soin de ses animaux. Le "*Calendrier Séverine*" du **Figaro** qu'elle tient de 1901 à 1903, la représente au milieu de ses chiens : **Sac à tout, Philos, Mégot, Clown, Jotte**, en compagnie du perroquet **Coco Bleu**.

Absente de Pierrefonds durant la guerre, elle ne s'y réinstallera qu'en 1920, après la réparation des dommages causés à la maison par l'occupation militaire. C'est aussi le moment où elle retrouve son mari, le docteur Guebard, dont elle était séparée depuis l'année 1886.

Celui-ci, qui avait vécu pendant trente-cinq ans un exil studieux dans la région de Grasse, partageant sa vie entre ses recherches de physicien et sa passion de la géologie, n'avait cependant jamais cessé d'entretenir une correspondance amicale avec son épouse légitime. Et après la mort de Labruyère, Adrien Guebard reprend sa place auprès d'elle. Il mourra quatre années plus tard. Sur le marbre de sa tombe, dans le cimetière de Pierrefonds, Séverine fera graver cette inscription : **Il vécut comme un sage et mourut comme un juste**. Quant à elle, ne quittant plus guère Pierrefonds, elle y connaît la joie de recevoir amis et famille, tout particulièrement ses cinq petites filles, les enfants de son premier fils Louis. De la fenêtre de sa chambre, elle guette leur arrivée par le train...

Comme nous l'avons dit, en 1921, elle publie **Line**, les souvenirs de son enfance. Jusqu'à ses derniers jours elle adressera ses chroniques hebdomadaires aux journaux parisiens, **Paris-Soir** et **la Volonté**, ainsi qu'à des feuilles de province, **le Petit provençal** et **la France de Nice**, notamment.

Contre le fascisme établi par Mussolini en Italie et dont Hitler s'inspire en Bavière, Séverine réagit avec vigueur, par ce cri d'alarme qu'elle lance dans **la Volonté** du 28 novembre 1925 :

"Le fascisme (...) est-ce un parti ? Non, c'est une ligue : la ligue des intérêts menacés, des peurs, des privilèges, des rancunes, des préjugés, de la routine et de l'incompréhension. Les grands prétextes, les grands gestes, les grands mots ne sont que paravents, parades, boniments destinés à offrir à la candeur des simples une façade tout ornée de chevalerie, toute fioriturée d'idéal. (...) C'est cela le fascisme, et rien d'autre. Ses violences, ses défis, ses surexcitations, ses fébrilités ne peuvent avoir qu'un aboutissant. Le fascisme, ce n'est pas que l'ennemi de nos libertés, c'est la guerre !" (15)

En juillet 1927, bien qu'affaibli par l'âge et par la maladie, Séverine accepte quand même de se rendre à Paris, pour présider, aux côtés de Marc Sangnier et de Maître Henry Torrès, le meeting en faveur de la grâce des deux anarchistes américains Sacco et Vanzetti, injustement condamnés à mort par la Cour supérieure du Massachu-

setts, comme auteurs présumés du meurtre de deux employés d'usine.

Le 24 avril 1929 elle s'éteint à l'âge de soixante-quatorze ans et est enterrée civilement le 27 le jour de son anniversaire, au cimetière de Pierrefonds.

Réunies devant "*Les Trois Marches*", deux mille personnes, la plupart venues de Paris par train spécial, y accompagnent son corps. Devant la tombe située près de celles des morts de la guerre, et face à celle du docteur Guebard, l'ancien président du Conseil, Joseph Caillaux, que Séverine avait défendu - alors qu'il était accusé de trahison - et hébergé à sa sortie de prison, prononce l'éloge funèbre.

UNE MANIFESTATION PACIFIQUE A CREIL

La situation d'Espagne a précipité plus vivement les dangers de guerre. Pendant les dernières semaines, la situation internationale fut, et est encore, très alarmante. Devant le péril qui menace vos vies et vos biens, vous avez le devoir de ne pas rester indifférents !

Ce serait crime et folie.

Il faut réagir. L'opinion doit émettre sa volonté de paix, de paix sincère sans aucune réserve.

Avec les « Combattants de la Paix » il importe de résister à l'idée de guerre inévitable et il convient, pendant qu'il en est temps encore, d'a-



Séverine

firmer avec eux que la seule condition de la paix réside dans le désarmement total et immédiat.

Venez nombreux à la grande manifestation pacifiste qui aura lieu au parc de Creil, rue du Parc, dimanche 27 septembre, à 9 h. 30 du matin.

Vous y entendrez les orateurs de L. I. C. P. : Félicien Challaye, René Gerin, Sébastien Faure, Camille Di-vet, Robert Jospin et Georges Pic qui exposeront la position des vrais pacifistes.

Participation aux frais : 1 franc.

La ligue organise par la même occasion une excursion à Pierrefonds et repose Séverine.

Les excursionnistes déjeuneront midi à Compiègne.

Article paru dans la Gazette de l'Oise du 26 septembre 1936

Dans les années qui vont suivre, la mémoire de la femme de lettres sera honorée à différentes reprises. En 1929, la commune de Crosnes en banlieue parisienne inaugurerà une rue Séverine ; en 1930, ce sera le tour de Pierrefonds, où le nom de Séverine se substituera à une partie de l'ancienne rue Beaudon. L'année 1934 verra aussi l'inauguration du parc Séverine dans le 20^e arrondissement de Paris, à la porte de Bagnolet.

Le 27 septembre 1936, après leur manifestation à Creil contre la guerre, les membres de la "*Ligue internationale des combattants de la Paix*", présidée par Félicien Challaye, se rendront à Pierrefonds pour rendre hommage à la pacifiste disparue. (16)

Ce n'est pas non plus un mince éloge que le ministre Anatole de Monzie avait fait de Séverine, dans sa préface à la biographie publiée dès 1930 par Bernard Lecache, en rattachant à son talent d'écrivain celui de Colette :

"Colette, orateur de la nature, procédera de Séverine. Même absence d'idéologie empruntée à la mode ou à la tradition des hommes. Même pouvoir d'élargir jusqu'à la vision du monde la vue d'un gosse en pleurs, d'une bête en détresse."

Après la mort de Séverine, "*Les Trois Marches*" furent rachetées par Marguerite Durand qui en fit une résidence d'été pour les femmes journalistes, comme le rappelle, en façade de la maison, une plaque aux trois-quarts effacée (17). Mais après sa mort la propriété fut laissée à l'abandon. Occupée par les Allemands pendant la dernière guerre, elle tomba ensuite dans le plus total délabrement. Ce n'est qu'en 1964 qu'elle fut à nouveau rachetée et restaurée

"Certaines natures, et l'on reconnaît à cela leur noblesse, acceptent plus volontiers l'épreuve que la félicité"

André GIDE

Il est probable que cet aphorisme n'eût pas été désavoué par celle dont les révoltes et les engagements courageux s'étaient si souvent heurtés au conservatisme de ses contempo-

rains, au point de compromettre les chances de sa vie ; celle encore qui résumait son parcours par cette phrase qu'on lit sur sa tombe : "*J'ai toujours lutté pour la paix, la justice et la fraternité.*"

Reconnaissons pourtant que, sur de nombreux points, le temps a fini par lui donner raison, comme c'est souvent le cas des personnages d'avant-garde.

Dans le domaine de l'éducation des enfants, le modèle d'autrefois, fondé sur une autorité parentale répressive - le plus souvent incarnée par le père - dénoncée par Séverine, a fait place à un modèle relativement permissif.

En ce qui concerne les revendications des femmes, d'ordre politique, juridique, économique, social, l'énumération serait longue des dispositions légales qui, au fil des années, les ont en grande partie satisfaites. Contentons-nous de rappeler les plus essentielles :

- sous la 3^e République, le droit accordé aux femmes mariées de disposer des revenus de leurs activités professionnelles, l'abolition du pouvoir marital et la reconnaissance de la capacité légale pleine et entière de la femme ;

- sous la 4^e République : en 1944, le droit de vote ; en 1946, la proclamation de l'égalité des salaires, malheureusement demeurée trop souvent plus théorique que réelle.

En 1975, la loi Veil, autorisant, sous certaines conditions, l'interruption volontaire de grossesse

Autre point sensible qui pose encore problème dans nos sociétés : la peine de mort. Les motifs de sa suppression, en 1981, ne sont pas sans rapport avec les doutes qu'émettait Séverine, quant à l'effet dissuasif réel de cette sorte de châtement.

Sur la même ligne de pensée, notons encore les positions avancées de Séverine dans l'affaire Dreyfus, dont elle eut la chance de pouvoir juger elle-même du bien-fondé ; ses craintes du fascisme que l'avenir a confirmées ; enfin son rejet de la guerre qui, hélas est encore loin de faire loi dans le monde agité où nous vivons...

NOTES

(1) Séverine, *Line 1855-1867*, G. Crès, 1921.

(2) Taine (H.), *Vie et opinions de Thomas Graindorde*, 1867.

(3) Vallès (J.), *La Rue à Londres*, Charpentier, 1884.

(4) Séverine, *En marche*, Simonis-Empis, 1896, *La dernière leçon*.

(5) Cité par Evelyne Le Garrec, *Séverine une rebelle*, Seuil, 1982, p. 66.

(6) Séverine, *Notes d'une frondeuse*, Simonis-Empis, 1894 : *Lettre à Boulange*.

(7) Séverine, *Pages rouges*, Simonis-Empis, 1893, *De profonds*.

(8) Séverine, *En marche*, op. cité, *Las-de-vivre*.

(9) Cité par Evelyne Le Garrec, *Séverine Choix de papiers*, Tierce, 1982, *Le droit à l'avortement*.

(10) Cité par Evelyne Le Garrec, *Séverine, choix de papiers*, op. cité, *Les affranchies*.

(11) Cité par Evelyne Le Garrec, *Séverine, une rebelle*, op. cité, p. 130.

(12) Séverine, *Vers la lumière*, Stock, 1900, "*Notre oeuvre*".

(13) Cité par Evelyne Le Garrec, *Séverine, choix de papiers*, op. cité, *Les filles de Decius*.

(14) Lecache (Bernard), *Séverine*, Gallimard, 1931. Ecrivain, journaliste, membre du Parti communiste, dont il fut exclu en 1923, pour les mêmes raisons que Séverin, B. Lacache fut le président fondateur de la *Ligue internationale contre l'antisémitisme*, devenue la LICRA.

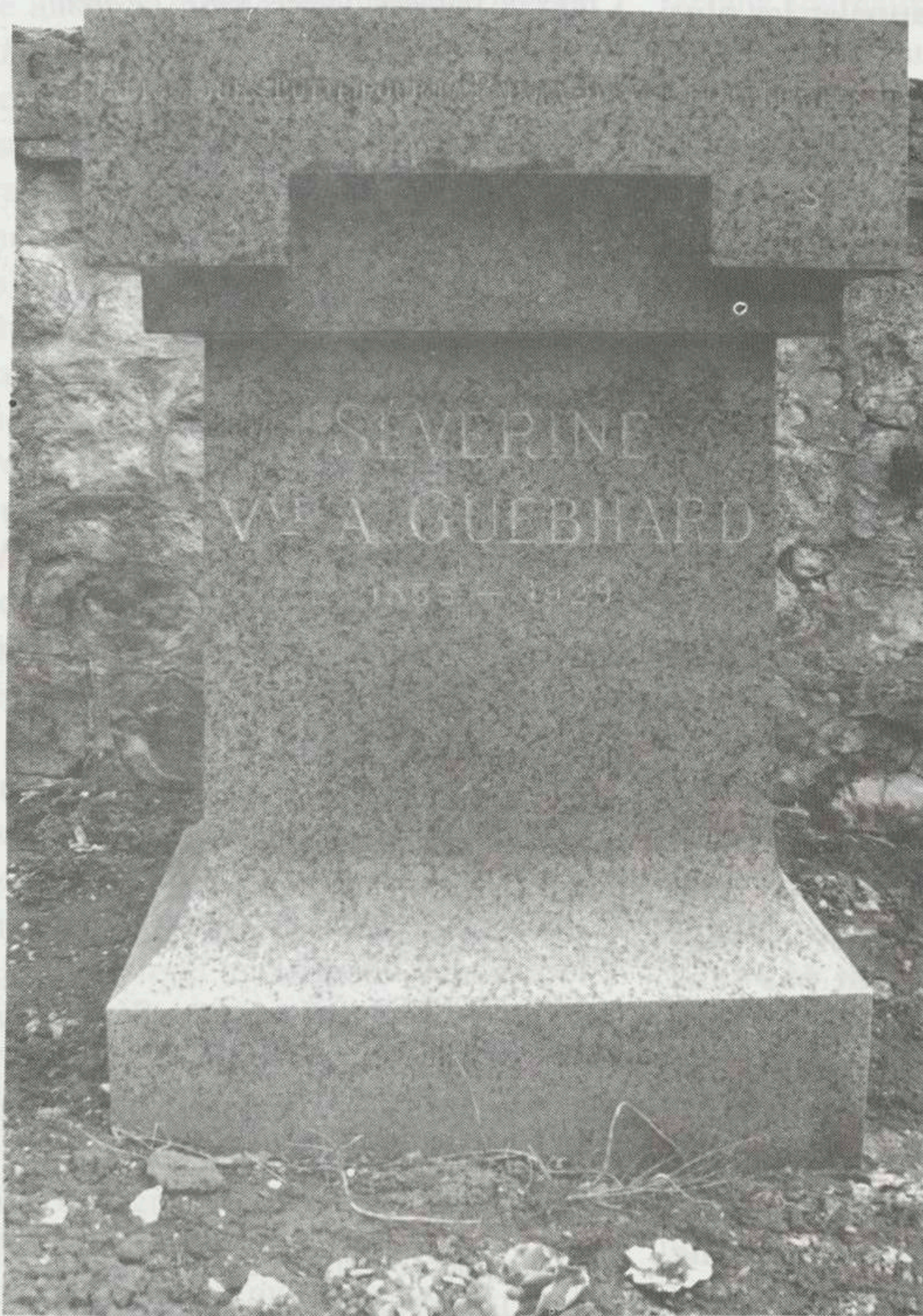
(15) Cité par Evelyne Le Garrec, *Séverine une rebelle*, op. cité, p. 287.

((16) *Gazette de l'Oise* du 26 sep. 1936 (document fourni par J.P. Besse)

(17) Marguerite Durand a fait don à la ville de Paris d'une très importante documentation, rassemblée dans la bibliothèque portant son nom. On peut y consulter notamment les oeuvres complètes de Séverine, ainsi que la correspondance inédite échangée avec Marguerite Durand.

Autres références bibliographiques :

- Feller (H), *Physionomie d'un quotidien socialiste : Le Cri du peuple (1883-1889)*, dans **Le Mouvement social**, numéro 53 d'octobre-décembre 1965.
- **Vallès - Séverine, Correspondance**, préface et notes de Lucien Scheler, Les Editeurs français réunis, 1972.
- Gallo (Max), **Jules Vallès ou la révolte de sa vie**, Robert Laffont, 1988.
- Maitron (Jean), **Le mouvement anarchiste en France**, Maspero, 1975.
- Maitron (Jean), (s.d.), **Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français**, Editions ouvrières.
- Bredin (Jean-Louis), **L'affaire**, Julliard, 1985.
- Klejman (Laurence) et Rochefort (Florence), **Le féminisme sous la Troisième République**, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1978.
- Sowereine (Charles), **Les femmes et le socialisme**, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1978.



Tombes de Séverine et de son mari, le Dr Guebhard, au cimetière de Pierrefonds.